

Prologue

New York, un appartement avec vue panoramique sur Central Park. Stevie Philips est une légende du show-business américain. Elle fut l'une des premières femmes à devenir agent. Elle a travaillé avec Liza Minnelli, Robert Redford, Al Pacino, Bob Fosse et David Bowie, qui lui doivent une partie de leur carrière.

Stevie a débuté comme simple assistante de l'agence CMA, au début des années 1960. Dans le Manhattan de l'ère *Mad Men*, on l'a chargée, par défaut, du dossier Judy Garland. « Elle avait besoin de quelqu'un qui s'occupe d'elle vingt-quatre heures sur vingt-quatre, sept jours sur sept. Mes patrons n'avaient pas le temps pour ça. Ils m'ont confié ce rôle. Je suis devenue son ombre. »

À cette époque, l'ancienne reine de la comédie musicale hollywoodienne venait de réussir une spectaculaire reconversion. Elle était devenue la superstar de la chanson américaine, enchaînant les récitals. Son passage au Carnegie Hall, en mars 1961, est entré dans la légende : « Je n'ai jamais vu un concert aussi impressionnant, se souvient Stevie Philips. Sur scène, elle était toujours magnifique ; mais, ce soir-là, elle l'était encore plus que d'habitude. À la fin de chaque

chanson, le public applaudissait debout, en totale communion avec elle. C'était exaltant. »

Au côté de Judy Garland, icône d'une Amérique qui l'avait vue grandir au cinéma et qui se reconnaissait dans son combat pour exister, Stevie Philips a découvert l'envers, ou plutôt l'enfer du décor. « Durant ses spectacles, elle ne trichait pas. Elle se donnait à 100 %. Mais dès qu'elle retournait dans les coulisses, 98 % d'elle-même disparaissait. Elle n'existait vraiment que lorsqu'elle exerçait son art. »

Stevie Philips n'élude rien. Des années durant, elle a gardé le silence. Aujourd'hui, quitte à parler, autant dire la vérité, si dérangeante soit-elle. Elle évoque les tentatives de suicide de Judy, qui étaient des appels au secours. Elle se souvient d'une femme en situation de faiblesse. Elle raconte la solitude d'une star entourée de flatteurs, mais aussi et surtout de profiteurs qui ne pensaient qu'à exploiter son besoin maladif d'être aimée. « C'était horrible à voir. »

De ses années à la MGM, Judy Garland avait gardé une addiction aux médicaments – amphétamines pour la forme, somnifères pour dormir. Jamais elle n'est parvenue à échapper à cette spirale autodestructrice. « J'avais un petit livre noir où étaient répertoriés tous les médecins qui pouvaient lui prescrire les calmants, excitants et autres barbituriques dont elle avait besoin à n'importe quelle heure du jour et de la nuit, raconte Stevie Philips. Je ne me sens pas très à l'aise d'avoir dû faire cela, mais chaque fois que j'ai voulu la persuader d'y renoncer, elle a refusé d'en parler. À ses yeux, on devenait l'ennemi. Elle se croyait invulnérable et c'était bien sûr une erreur tragique. »

Sans ses pilules, Judy Garland pouvait se comporter de façon pour le moins déraisonnable. Stevie Philips n'a pas oublié les suites d'un concert au Sahara Hotel de Las Vegas.

PROLOGUE

De retour dans sa chambre, chancelante à cause du mélange d'alcool et de comprimés, la star s'écroule, heurtant l'angle d'une table basse. Du sang s'écoule de son arcade sourcilière entaillée. Judy gît sur le sol, inanimée. Stevie Philips appelle un médecin, qui se veut rassurant : « Elle n'est pas inconsciente, elle dort. Il n'y a qu'une chose à faire : attendre qu'elle dessoûle. » Puis, voyant des dizaines de gélules et de cachets sur sa table de nuit, il prend l'initiative de les confisquer. Quelques heures plus tard, Judy se réveille. Elle fait le tour de sa suite, à la recherche de ses pilules, avant de débarquer en furie dans la chambre de Stevie Philips. « Elle avait un couteau à la main et a menacé de me tuer... »

Le cinéma est l'art de l'illusion. À travers ses films, Judy Garland incarne à jamais l'insouciance, la légèreté, la joie de vivre. Mais, derrière la légende, l'arrière-cour est rarement reluisante. Flouée de son enfance, broyée par le système hollywoodien, exploitée de toutes parts, Judy Garland a accumulé les désastres. Dix fois, cent fois, elle est tombée. Elle s'est toujours relevée. Mais on ne vit pas impunément sur un fil, équilibriste de ses propres déséquilibres. Ses démons ont fini par l'emporter : le 22 juin 1969, à quarante-sept ans, elle est morte d'une overdose de barbituriques, dans une sordide maison de la banlieue de Londres. Usée par la vie, physiquement détruite, psychologiquement fracassée, financièrement ruinée, dramatiquement seule, malgré un ultime mariage aussi dérisoire que pathétique.

Si sa vie était un roman ou un film, on dirait : trop, c'est trop. Mais comme disait Mark Twain : « La vérité est toujours plus surprenante que la fiction car la fiction doit avoir l'air possible, alors que la vérité n'a pas cette obligation. »

1

Le cinéma de papa

Un village loin de tout, au milieu des lacs et des forêts, des cerfs, des ours et des loups, près de la source du fleuve Mississippi, à mi-chemin de la frontière canadienne et de Minneapolis. Les étés y sont chauds, les hivers rigoureux, avec des tempêtes de neige qui n'en finissent pas – le fameux blizzard. Grand Rapids est un petit bled du Minnesota comme il en existe des dizaines de milliers aux États-Unis. On se croirait à Fargo, la petite ville du Dakota voisin, popularisée par le film des frères Coen.

Grand Rapids compte à peine plus de trois mille habitants quand Judy Garland y naît le 10 juin 1922. Sur l'état civil, elle est déclarée Frances Ethel Gumm. Ses parents espérant un garçon – ils avaient déjà deux filles –, ils avaient prévu de l'appeler Frank Jr. Ils ont dû improviser un prénom à la dernière minute. En fait, ils l'appelleront toujours « Baby ».

Frank et Ethel Gumm se sont rencontrés dix ans plus tôt. Lui est né dans une famille de cinq enfants au cœur du Tennessee, à Murfreesboro, cinq mille habitants dont la moitié de *Niggers* – à l'époque, on ne se gêne pas pour

employer le « *N word* ». Son père vit sur la fortune de sa femme, invalide. Frank a neuf ans quand elle meurt. L'argent commence à manquer et c'est l'homme le plus riche de la ville qui paie sa scolarité dans un collège épiscopalien. Deux ans plus tard, il interrompt ses études pour s'occuper de sa famille. Doué d'une belle voix, il chante à l'église, puis dans un quartet, avant de rejoindre une troupe d'artistes itinérants qui écume l'Amérique profonde en jouant du vaudeville, mélange de théâtre, de burlesque et de comédie musicale – une spécialité américaine. À Cloquet, dans le Minnesota, il achète une salle de spectacles qu'il finit par céder à son frère aîné pour reprendre sa vie de saltimbanque avant d'être engagé à Superior, Wisconsin, dans une *picture house*, comme on appelait alors les cinémas. Entre deux changements de bobines, il chante les airs du moment.

C'est là qu'il rencontre Ethel Mines : elle tient la caisse et accompagne les films au piano. Née au bord du lac Supérieur, de parents canadiens d'origine écossaise, elle est l'aînée d'une famille de huit enfants installée à Michigamme, un petit village de six cents habitants dans le Michigan. Son père a participé à la grande aventure de la fin du XIX^e siècle : la construction du chemin de fer. Violoniste amateur, il a transmis à Ethel le goût de la musique. Elle a décidé d'en faire son métier.

Il est grand, élégant, cheveux bruns, yeux bleus. Elle est petite, râblée, vive, volontaire. D'emblée, il est fasciné par ses yeux marron foncé, presque noirs ; elle se régale du sourire constant qui barre son visage arrondi. Ils sortent ensemble, mais, alors qu'elle se voit déjà la bague au doigt, il disparaît : il a repris la route pour jouer du vaudeville.

Un an plus tard, après avoir traversé trente-huit États, le voilà de retour à Superior, où il retrouve Ethel.

Ils reprennent leur histoire là où elle s'était arrêtée. Elle est tenace : en janvier 1914, ils se marient devant un prêtre épiscopalien. Il a vingt-sept ans, elle, vingt. Après la naissance de Frances, elle se rajeunira de trois ans.

Ensemble, ils donnent des spectacles dans le Nord sous le nom de « Jack et Virginia, les gentils crooners du Sud ». Il chante et joue de l'ukulélé, elle l'accompagne au piano. Sans doute auraient-ils aimé se mesurer au public d'une plus grande ville, Chicago, voire New York, mais quand, trois mois plus tard, on propose à Frank un salaire fixe pour s'occuper du New Grand, l'un des deux cinémas de Grand Rapids, ils n'hésitent pas. Il faut savoir être raisonnable. Ethel accompagne les films au piano et réalise les effets sonores, un rôle essentiel à cette époque du cinéma muet. Lui continue de pousser la chansonnette à l'entracte. On se précipite au New Grand pour les applaudir et les recettes du cinéma concurrent, le Gem, ne tardent pas à décliner.

En septembre 1915 naît leur première fille, Mary Jane, surnommée Janey. En juillet 1917, la deuxième voit le jour, Virginia, qu'on appelle Jimmie. Les jours de congé, pour gagner quelques dollars, mais aussi parce qu'ils aiment vraiment ça, ils donnent des spectacles dans les localités environnantes. Ethel met en scène des comédies musicales amateurs et joue dans un quartet de jazz. Frank devient le correspondant local de l'hebdomadaire *Itasca County Independent*. On est toujours prêt à lui donner des infos ; en remerciement, il chante. Son air débonnaire et sa jovialité perpétuelle en font une figure locale unanimement appréciée. Il a le rire communicatif.

À l'automne 1921, Ethel est de nouveau enceinte. Ni Frank ni elle n'ont envie d'un troisième enfant. Pour faire une fausse couche, elle ingurgite en grande quantité de

l'huile de ricin et demande à Frank de rouler à toute allure sur les routes cabossées des environs. Rien n'y fait. Frank contacte alors un étudiant en médecine de Minneapolis, Marc Rabinowitz, dont le père dirige un cinéma dans le comté. Peut-il faire avorter Ethel ? Refus du jeune homme. Trop dangereux. Trop risqué.

Comme on dit pudiquement, Judy Garland n'a pas été une enfant désirée.

*

« Les premières années de ma vie ont été formidablement heureuses », dira-t-elle plus tard pour évoquer sa prime jeunesse à Grand Rapids. Elle idéaliserait même cette petite ville sans histoire, en pleine nature, elle qui vivra pour l'essentiel à Los Angeles et New York. Tout paraît toujours plus grand et plus beau à hauteur d'enfant. Cette période de sa vie, elle la verra comme un paradis perdu, le temps de cette innocence enfantine que l'on ne tardera pas à lui confisquer.

« C'est le seul moment où j'ai vu mes parents heureux », ajoutera-t-elle. Frank et Ethel se sont fait une raison de sa naissance. Ethel lui confectionne des robes et soigne ses fréquentes otites en couvrant ses oreilles de chaussettes remplies de sel chaud. Le jour, quand ses sœurs sont à l'école, Frank l'emmène dans ses pérégrinations en ville, en l'installant sur le siège avant de sa Ford. Tous les soirs, à l'heure du coucher, il passe dans sa chambre pour lui chanter des chansons. Des berceuses mais aussi des gospels. Elle est sa petite princesse.

À Grand Rapids, ses deux sœurs chantent et dansent sur la scène du New Grand. Elles ont adapté un numéro de

La Case de l'oncle Tom des sœurs Duncan, les stars du vaudeville. Dès lors, la question n'est pas de savoir si, un jour, Baby chantera au New Grand, mais quand. Le 26 décembre 1924, en avant-première de *Through the Back Door* avec Mary Pickford, les trois filles Gumm sont réunies pour la première fois sur scène : Frances, deux ans, Virginia, sept ans et Mary Jane, neuf ans. Après avoir accompagné ses deux aînées lors de la chanson de lever de rideau, Frances interprète seule « Jingle Bells ». Devant l'enthousiasme de la salle, elle reprend la chanson plusieurs fois de suite. Il faut l'intervention de sa mère pour qu'elle retrouve le chemin des coulisses. Elle a déjà un sens inné du spectacle.

Avec ses deux sœurs, la petite Frances devient la nouvelle attraction. On les appelle les « Gumdrops ». Mais entre Frank et sa femme, l'amour s'éteint lentement. Ethel s'éclipse de plus en plus pour rendre visite à sa famille dans le Minnesota et Frank s'en arrange très bien. Il n'a aucune envie de divorcer car il tient à rester proche de ses filles. De son côté, il mène sa vie. On le voit beaucoup avec la vedette de l'équipe de basket du lycée. Souvent, ils partent se balader ensemble, mais personne ne s'en étonne. Ou plus exactement, personne ne veut s'en étonner. En revanche, quand un employé du New Grand commence à révéler que Frank lui a fait des avances, la situation devient embarrassante.

À Grand Rapids, petite communauté perdue au milieu des vastes étendues du Minnesota, on n'aime pas les scandales. On préfère régler ses affaires entre soi. D'autant qu'au fond tout le monde l'aime bien, Frank. On lui fait donc comprendre qu'on fermera les yeux. Pourvu qu'il s'en aille.

*

À chacun sa conquête de l'Ouest. Depuis la ruée vers l'or, l'Ouest américain est une promesse. Pauvres, exclus, parias, aventuriers, tous se dirigent vers la côte Pacifique, en quête de jours meilleurs.

En juin 1926, les Gumm prennent eux aussi la direction de Los Angeles. Marc Rabinowitz, qui a abrégé son nom en Rabin, exerce désormais dans l'un des hôpitaux de la ville. C'est lui qui leur a conseillé de s'installer dans la capitale du cinéma. La ville leur plaît instantanément. Ils découvrent les plages de sable brûlé par le soleil, les jacarandas et leurs fleurs mauves, les crépuscules flamboyants qui passent de l'orange au violet... Mais Frank doit vite déchanter : son pécule n'étant pas suffisant pour acheter un cinéma, il doit se résoudre à s'éloigner de Los Angeles.

À Lancaster, à soixante-dix kilomètres au nord, de l'autre côté des San Gabriel Mountains, à l'orée du désert de Mojave, il finit par dénicher une salle de cinq cents places, le Valley Theatre, dont le pas-de-porte est à vendre. État impeccable, les sièges de cuir sont comme neufs. Une bonne affaire : c'est la seule salle de cinéma de la vallée d'Antelope et la petite ville est en pleine expansion, puisque la population double tous les deux ans. Mais pour qui vient de goûter à Los Angeles, c'est comme un exil. Créée sur la voie ferrée de la Southern Pacific Railroad, Lancaster est au milieu de nulle part. Un point de passage dans la rocaïlle pour rejoindre Red Rock Canyon, ses falaises rougeâtres et ses cours d'eau asséchés, qui servent déjà de décors naturels aux westerns tournés à Hollywood. Parfois, de vrais cow-boys viennent se ravitailler et passer du bon temps dans les bars de la ville : fiction et réalité s'entremêlent comme en un fondu-enchaîné.

À peine Frank a-t-il pris possession des lieux que la famille Gumm au complet chante, joue et danse sur scène. On ne change pas une formule qui gagne. Le slogan est le même qu'au New Grand : « Nous avons plaisir à vous faire plaisir. » Bientôt, pas une fête n'aura lieu dans le comté sans que l'on s'arrache leur présence. Frank sait se faire apprécier. Un an après leur arrivée, les Gumm ont comme réveillé la vie locale. Ils sont si bien intégrés qu'« ils sont un des atouts de la ville », écrit *The Antelope Valley Ledger Gazette*, le quotidien du secteur.

Au fur et à mesure qu'elle grandit, Frances devient l'attraction. Sa voix a un petit quelque chose en plus. Chaque soir, les trois filles apparaissent sur scène à 21 heures et, chaque soir, Frank les félicite toutes les trois. Soucieux d'équité, il a toutefois du mal à cacher sa préférence pour Judy. Mais il n'est pas un conquérant et sait mieux que quiconque ce que ses filles apportent au Valley Theatre. Il se sent bien dans cette ville qui l'a adopté et n'en demande pas plus.

Ethel, en revanche, qui accompagne ses filles chaque soir au piano, comprend vite tout le parti qu'elle peut en tirer. Los Angeles n'est pas si loin et elle sait bien que c'est là où tout se passe. En août 1928, apprenant que la station KFI organise une audition pour son émission enfantine du mercredi après-midi, « The Kiddies Hours », elle y inscrit sa progéniture. Big Brother Ken, l'animateur de l'émission, est conquis et les engage pour un rendez-vous hebdomadaire. Toutes les semaines, Ethel les emmènera avec sa Buick, fonçant pied au plancher sur l'Interstate 14. Elle aime que ça aille vite. Et les choses ne tardent pas à s'emballer.

Baby vient de fêter ses six ans et sa voix résonne déjà dans les postes à galène de toute la Californie du Sud.

*

À Los Angeles, Ethel se lie avec une autre Ethel : Ethel Meglin. Ancienne *showgirl* des Ziegfeld Follies à New York, elle vient de créer une école de danse avec le soutien de Mack Sennett, le roi de la comédie et du *splapstick*, qui a mis des locaux à sa disposition.

Les cours de chant, la mère des « Gums » peut s'en charger. Mais pour ce qui est de la danse, elle connaît ses limites. Afin de permettre à ses filles de franchir un palier, elle les inscrit au cours de sa nouvelle amie. Désormais, chaque week-end sera consacré à leur apprentissage : départ le samedi matin aux aurores, la nuit dans un hôtel de West Hollywood, retour le dimanche en fin d'après-midi. Pour financer l'opération, Ethel joue du piano pendant les cours. Entre l'école, ses apparitions sur la scène du Valley Theatre et ses allers-retours à Los Angeles, la petite Judy a tout juste le temps de fréquenter Jazz Candy Shop, sa boutique préférée à Lancaster. Elle qui raffole des bonbons !

Pour Noël, Ethel Meglin organise au Slate Theatre, l'un des plus beaux théâtres *downtown*, un spectacle réunissant une centaine de « Megin Kiddies », comme on appelle ses élèves. En quelques semaines, les Gumm Sisters ont fait en danse des progrès fulgurants. Elles font forte impression.

Hollywood est alors en plein bouleversement. Personne ne croyait à l'avènement du parlant lorsque Vitaphone a présenté son nouveau procédé. Mais le succès du *Chanteur de jazz*, sorti le 6 octobre 1927, a changé la donne. Quand Al Jolson lance : « Attendez un peu, vous n'avez encore rien entendu », il ne croit pas si bien dire. En quelques mois, toute l'industrie du cinéma se met aux *talkies*.

Howard Hughes, qui a dépensé des fortunes pour tourner *Les Ailes de l'enfer*, décide de refaire toutes les scènes dialoguées, quitte à changer d'actrice principale !

Pour répondre à la demande, les compagnies de cinéma, petites et grandes, ne se contentent pas de mettre en boîte des spectacles musicaux. Tout ce qui chante et danse est bon à filmer. La comédie musicale hollywoodienne est en train de naître au cinéma, presque malgré elle. Du 11 au 13 juin 1929, la Mayfair Pictures Corporation tourne au Tec Art Studio un court-métrage avec les meilleurs éléments des Meggin Kiddies. Les trois Gumm Sisters sont bien sûr de l'aventure, interprétant « That's the Good Old Sunny South », en haut-de-forme et mini-robe noir et blanc. Ce qui frappe aujourd'hui, c'est le contraste entre Mary Jane et Virginia, les deux aînées, qui semblent appliquées, presque empruntées, et l'aisance, le naturel, de la petite Frances.

Dans les mois qui suivent, les Gumm Sisters enchaînent avec trois autres courts-métrages tournés sur une scène de théâtre, aujourd'hui disparus, dont ne subsiste plus que la bande sonore : *The Wedding of Jack and Jill*, *Bubbles* et *A Holiday in Storyland* – Frances y fait sa première apparition solo dans « Blue Butterfly ». Mais, plutôt qu'élaborer un plan de carrière, Ethel veut faire du chiffre. Dès qu'un contrat se profile, elle accepte. Qu'importe la salle, pourvu que le cachet soit au rendez-vous. On peut donc applaudir les Gumm Sisters à Santa Barbara ou San Diego, mais aussi dans des petites villes comme Tehachapi, au nord de Lancaster.

Depuis le krach boursier de 1929, l'Amérique est en crise ; mais la crise ne touche pas les Gumm Sisters. Plus leur notoriété croît, plus on les réclame. À chaque fois, on tient à s'assurer de la présence de Babe – même le public l'appelle

ainsi. « Sans elle, le show aurait été plutôt médiocre », commentera le producteur Maurice Kusell. En grandissant, son innocence craquante aurait pu s'estomper. Or, non seulement elle continue d'enthousiasmer le public par sa spontanéité, mais elle devient une artiste de plus en plus aguerrie, dont la voix ne cesse de s'épanouir.

Elle a ce petit supplément qui fait toute la différence : le don.